

Celle-ci est une version pré-publication du rapport paru comme suit :

© *Langage et société* 136 (juin 2011), pp 129-135

Veillez ne citer que la version publiée (non pas celle-ci).

This is a pre-publication version of the report which appeared in :

© *Langage et société* 136 (juin 2011), pp 129-135

Please quote only from the published version.

Vers un Nouvel Atlas Linguistique de la France (« Towards a New Linguistic Atlas of France ») : un nouveau projet de dialectologie française

Damien Hall, Université de Kent, G-B.¹

Mars 2011

Nous présentons ici aux sociolinguistes et dialectologues qui travaillent sur la France un projet de recherche en cours, *Towards a New Linguistic Atlas of France* (« Vers un Nouvel Atlas Linguistique de la France »), afin de solliciter leur opinion et éventuellement de raffiner le projet. Le projet, sur deux ans, a démarré à l'Université de Kent (Angleterre) en mars 2011. Il concerne les grandes villes du nord de la France, entre Lille et une ligne qui va approximativement de Rennes à Strasbourg : soit une vingtaine de villes, de 100.000 ou plus habitants.

Le projet se situe à la fois en droite ligne des paradigmes linguistiques usuels en France, et en décalage par rapport à eux. En droite ligne, parce que c'est un projet dialectologique, dans le pays où la dialectologie phonétique a connu son premier essor avec l'Atlas Linguistique de la France, et où cette discipline s'est poursuivie depuis plus de cent ans, avec des projets aussi divers que l'*Atlas Linguistique de la France par régions* ou *Phonologie du Français Contemporain* (PFC, Durand, Laks & Lyche 2005). Il est cependant inhabituel en sociolinguistique et en dialectologie françaises, d'au moins trois manières :

- il s'intéresse au(x) français régional(aux), et non aux autres variétés romanes autochtones de France (ce terme évite le débat entre *langue*, *dialecte*, même *patois* et autres, pour désigner les parlers de France qui sont romans sans être français) ;
- il sondera uniquement les accents des villes, non les accents ruraux ;
- il utilisera des techniques peu usitées en dialectologie et en sociolinguistique en France : la phonétique instrumentale pour classer des voyelles, avec l'objectif de conduire à la classification des accents à partir des systèmes vocaliques.

Ces techniques seront calquées dans la mesure du possible sur le grand œuvre dialectologique de Labov *et al* sur l'anglais nord-américain, l'*Atlas of North American English* (ci-après *Atlas*, Labov *et al.* 2006). « Dans la mesure du possible », car il se peut que certaines techniques ne s'adaptent pas à la situation française, bien qu'elles soient en principe neutres à l'égard des langues, toutes les voyelles ayant des formants.

Nous allons détailler maintenant les trois différences principales entre le présent projet et la dialectologie telle qu'elle est pratiquée en France.

¹ Une version plus étendue de cette présentation sera bientôt disponible sur Internet.

Le français régional existe-t-il ?

En France, les façons de parler occupent un continuum qui va des « patois » à la langue standard. Le niveau visé dans ce projet est intermédiaire : il vise l'ordinaire, mais du français, et régional de surcroît. Le continuum postulé est à la fois sociolinguistique et géolinguistique : les « patois » sont géographiquement restreints et sociolinguistiquement parlés dans les situations peu surveillées, tandis que la langue soutenue couvre tout le pays et s'entend dans les situations les moins relâchées. On peut donc se demander si ce niveau de langue, « régional », existe dans les villes françaises. Il ne fait aucun doute qu'il existe dans les villes des pays où l'implantation de l'anglais est la plus ancienne (au moins au Royaume-Uni et aux États-Unis) ; mais des études sociolinguistiques des grandes villes du nord de la France (par ex. Boughton 2005) ont montré que les habitants ont du mal à localiser l'accent de locuteurs inconnus venant d'autres villes du nord, alors même qu'ils sont souvent capables de classer ces locuteurs socialement à partir des mêmes données.

Pour Armstrong (2001), cette incapacité peut venir de ce que la différenciation des villes par l'accent en d'autres pays a ses origines dans les grands mouvements de population provoqués par l'industrialisation et autres changements de société ; ces changements seraient trop récents en France pour avoir pu produire tout leur effet. Selon ce point de vue, il faudrait attendre quelques générations pour voir une différenciation des accents urbains français. Mais nous considérons que des différences régionales décelables à l'aide de la phonétique instrumentale existent bien en France. C'est ce que montrent des études laboviennes comme Lennig (1978 sur Paris), Arnaud (2006 sur la Franche-Comté) ou Hall (2008 sur la Normandie). D'autres études non instrumentales vont dans le même sens : Martinet & Walter (1973), et plus récemment Hornsby (2006) ou Pooley (2000). La capacité des mesures phonétiques à déceler des différences consistantes mais inattendues est montrée par exemple dans Hall (2008, maintien ou non du contraste entre /a/ (*pattes*) et /ɑ/ (*pâtes*) en Normandie). Le maintien du contraste au niveau de la personne s'avère variable, mais quand l'échantillon est réparti selon les critères classiques d'âge, de statut socio-économique et de sexe, dans tous les groupes les positions moyennes de /a/ et de /ɑ/ maintiennent le contraste. Un résultat plus inattendu est une prononciation de /a/ et /ɑ/ où les deux voyelles restent séparées mais montent dans l'espace vocalique (vers le centre) ; ces prononciations s'entendent chez les plus jeunes et les plus âgés en site urbain, tandis que les groupes en âge de travailler ont des prononciations de /a/ et /ɑ/ plus basses et plus standard. Ces différences entre /a/ et /ɑ/ sont assez difficiles à déceler à l'écoute, surtout en contexte conversationnel, mais les mesures phonétiques les attestent de façon nette.

Il semble donc qu'il vaille la peine d'étudier instrumentalement le français régional. Mais d'une certaine façon, les méthodes de cette étude rendent sans importance le fait de savoir par avance si une différenciation du français existe ou non à un niveau donné. Nous ferons les mesures et nous en tirerons des cartes ; si les isoglosses recourent des régions, nous aurons établi qu'il y a bien des phonologies régionales ; si les isoglosses montrent des entités soit plus petites soit plus vastes, nous aurons trouvé des différenciations d'un autre niveau.

Les villes ont-elles leur propre accent ?

L'*Atlas* sonde les villes d'Amérique du Nord de 50.000 habitants et plus. Il parvient à déceler les grandes distinctions régionales en anglais nord-américain, sur le principe du nivellement langagier à partir des villes : il est supposé que les villes ont été les premiers centres de population où les habitants avaient la possibilité d'entendre des accents autres et parfois de

les adopter ; les accents du reste de la région se seraient diffusés à partir de ces villes. Dans ce modèle, on peut supposer que l'accent d'une ville n'est pas significativement différent de l'accent des environs ; on peut donc tracer des isoglosses qui couvrent la région environnante, et supposer que l'implication de ces isoglosses - que la plupart des personnes de cette région ont le même accent - est vraie. En va-t-il de même pour la France ?

On nous a objecté qu'en n'enquêtant pas en France rurale, nous manquons des distinctions essentielles pour notre atlas. Il est certes vrai que les accents de la France rurale sont souvent très différents de ceux des villes avoisinantes. Ces accents ruraux ont fait l'objet de la plupart de la dialectologie française au moins jusqu'aux travaux de Martinet, et même après. Mais notre objet d'étude est différent : nous ne cherchons pas à documenter les variétés autochtones romanes, mais les différences régionales qui surviennent *en français*. Il est hors de doute qu'un certain nombre de ces différences proviennent justement d'un substrat non-français, et si tel est le cas nous le noterons, mais nous visons à documenter le français et non les autres variétés. Pour aller au plus fort, ce serait même un danger pour l'étude si nous enquêtions en zone rurale, car nous risquerions de recueillir du patois ou des variétés mixtes entre français et variété autochtone. Non que les variétés autochtones romanes non-françaises soient inintéressantes, mais ce n'est pas le but de l'étude. Pour augmenter les chances de ne pas enregistrer des parlars n'étant pas tout à fait du français, nos informateurs privilégiés seront des adolescents ou de jeunes adultes, qui risquent peu de parler patois.

Suivant encore les principes de l'*Atlas*, il y aura peu de locuteurs par ville : deux pour les villes les plus petites (mais au-dessus de 100.000 habitants), peut-être douze au maximum pour les plus grandes. Ce qui peut paraître très petit pour le dialectologue qui a l'habitude d'étudier un ou deux sites à la fois, de façon détaillée ; mais il faut préciser qu'il ne s'agit pas totalement de sociolinguistique. Les recherches de Labov sur plusieurs décennies ont montré que, si la personne ou les personnes enregistrées sont bien choisies et typiques de leur ville (et que l'échantillon est équilibré), il est possible et légitime de faire une représentation des grandes lignes de l'accent d'une ville à partir d'un nombre limité de locuteurs, à condition que cette ville constitue une seule communauté linguistique avec des normes linguistiques partagées, ce qui est le plus souvent le cas.

Finalement, il est important de dire que l'*Atlas* ne prétend pas au dernier mot en matière de géographie linguistique de l'Amérique du Nord. Au contraire, les auteurs espèrent qu'il servira de base à des études futures qui rempliront les vides entre les grandes villes et qui approfondiront les résultats de l'*Atlas* dans les villes couvertes. Ils sont confiants que les résultats en matière de structure phonologique ne seront pas renversés, mais ils espèrent que de futurs travaux viendront les compléter. Il en va de même pour le présent projet.

Les mesures phonétiques pour faire le plan des phonologies et les classer

Parmi les trois points annoncés ci-dessus, c'est peut-être sur celui-ci qu'il y a le moins à dire, vue la tradition de phonétique de laboratoire en France. Il ne s'agit donc que de l'appliquer à un champ où elle n'est pas beaucoup usitée jusqu'à présent.

Les mesures phonétiques de cette étude se feront et sur les voyelles et sur les consonnes ; elles seront complétées par des mesures non-phonétiques (perceptuelles, par exemple), mais la phonétique constituera le pilier de l'analyse. Quant aux variables à mesurer, des travaux sociolinguistiques antérieurs nous les indiquent, mais notre intention est de ne faire figurer une variable donnée dans l'étude que si nous disposons d'un moyen sûr et reproductible de la mesurer phonétiquement. Il se peut que cette approche ne soit pas possible pour toutes les variables : cela pourrait être le cas notamment pour /r/, à propos duquel le débat sur ses

caractéristiques saillantes se poursuit depuis plusieurs décennies, et qui est encore compliqué par le fait que la lettre <r> ne représente même pas (toujours) le même classe de sons d'une langue à l'autre. Les constatations de beaucoup de chercheurs sur les attributs phonétiques de <r> en anglais ne s'appliqueront sans doute pas au <r> français, par exemple. Les voyelles nasales pourraient aussi poser problème car, phonétiquement, elles sont notoirement difficiles d'analyse – beaucoup plus difficiles que les voyelles orales censées y correspondre - et plus sensibles à des différences créées par des facteurs non-linguistiques (p.ex. physiologiques) que ne le sont les voyelles orales.

Il est à espérer que les isoglosses décelées par ces méthodes seront reflétées au moins jusqu'à un certain point par les travaux sociolinguistiques et dialectologiques mais non-phonétiques qui existent déjà. Si tel est bien le cas, ce sera une justification de l'utilité de la méthode ; si ce n'est que partiellement le cas, ce qui est le résultat le plus vraisemblable à attendre, l'étude fournira de nouvelles données aux sociolinguistes et dialectologues perceptologues, pour voir si les nouvelles divisions décelées (présentes dans la phonétique de cette étude mais non dans la littérature sociolinguistique et dialectologique jusqu'ici) sont perceptuellement réelles pour les locuteurs des régions concernées. Un aspect qui ne fera sans doute pas partie de la présente étude, mais qui serait incontestablement intéressant pour l'avenir, sera de voir si les isoglosses décelées par l'étude coïncident avec les perceptions des locuteurs non-linguistes du français en ce qui concerne la distribution des accents.

Conclusion

Nous espérons que les sociolinguistes, géolinguistes et dialectologues qui travaillent sur la France s'intéresseront à la présente étude et qu'ils nous aideront à trouver des informateurs. Pour les données à dépouiller, nous utiliserons des données de PFC là où il en existe pour les villes où nous voulons enquêter, en commençant par nos propres entretiens PFC en région rouennaise, mais il y aura des villes qu'il nous faut et qui ne sont pas encore représentées dans ce projet : pour ces villes, il faudra que nous fassions de nouveaux enregistrements. Nous invitons donc la communauté des linguistes à faire des commentaires, de toutes sortes : toute réflexion est la bienvenue. Nous sommes bien conscient que ce projet se situe dans une ligne de travail très anglo-saxonne, mais nous sommes convaincu qu'il pourra servir à la linguistique du français et à la linguistique en France, et nous souhaitons vraiment qu'il soit utile et aux linguistes en France et au-delà de la linguistique (dans l'enseignement, par exemple).

On peut me contacter à d.hall@kent.ac.uk ou à l'adresse : School of European Culture and Languages, University of Kent, Canterbury, Kent, CT2 7NZ, Royaume-Uni.

- Armstrong, N. 2001. *Social and Stylistic Variation in Spoken French : a comparative approach*. Amsterdam, Pays-Bas et Philadelphie, États-Unis : John Benjamins.
- Arnaud, V. 2006. *La Dimension Variationniste du Français en Usage à Saint-Claude (Haut-Jura): une étude acoustique des voyelles orales des «gens d'en haut»*. Thèse doctorale, Université Laval (Canada).
- Boughton, Z. 2005. Accent Levelling and Accent Localisation in Northern French: comparing Nancy and Rennes. *Journal of French Language Studies* 15(3): 235-257.
- Durand, J. ; Laks, B. ; et Lyche, C. 2005. Un corpus numérisé pour la phonologie du français. In G. Williams (dir.) *La linguistique de corpus*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 205-217. Actes du colloque *La linguistique de corpus*, Lorient, 12-14 septembre 2002.
- Hall, D. 2008. *A Sociolinguistic Study of the Regional French of Normandy*. Thèse doctorale, Université de Pennsylvanie.
- Hornsby, D. 2006. *Redefining Regional French : koinéization and dialect levelling in Northern France*. Londres, Royaume-Uni : Legenda.
- Labov, William *et al.* 2006. *Atlas of North American English*. New York, États-Unis, et Berlin, Allemagne : Mouton de Gruyter.

- Lennig, M. 1978. *Acoustic Measurement of Linguistic Change: the modern Paris vowel system*. Thèse doctorale, Université de Pennsylvanie ; no. 1 de la Pennsylvania Dissertation Series.
- Martinet, A. et Walter, H. 1973. *Dictionnaire de la Prononciation Française dans son Usage Réel*. Paris : France Expansion.
- Pooley, T. 2000. Sociolinguistics, Regional Varieties of French and Regional Languages in France. *Journal of French Language Studies* 10(1): 117-157.